

NATHALIE de SAINT PHALLE



JANE FILLION

ou

LA BELLE
D'UN SEIGNEUR

ROBERT LAFFONT _____ elle était une fois

655721.

892

205

elle était une fois

collection dirigée par Marie-Josèphe Guers

JANE FILLION

OU

LA BELLE

D'UN SEIGNEUR

806
24352
(7)

ROBERT LAFONT
PARIS

2182

12

1772

elle était une fois

collection dirigée par Marie-Joséphine Guerin

[Large handwritten mark]

07
R
(1)

DL-0011988-52021

NATHALIE de SAINT PHALLE

JANE FILLION

OU

**LA BELLE
D'UN SEIGNEUR**



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

248 B

202

DL-09111988-27031

NATHALIE DE SAINT PHALLE

JANE FILLON

OU

LA BELLE
D'UN SEIGNEUR



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1988
ISBN 2-221-05724-4

812

A Mathalie de
Saint-Phalle qui,
par sa sympathie
et son amitié, m'a

A Andrée pour André de Vilmorin
sans les conseils de qui
ce livre ne se serait pas fait.

me ont permis
de faire ici
l'expression de ma
gratitude et de ma
tendresse

Jean Vilmorin

DL-99111988-27031

JAMES WILLIAMS
A André pour André de Villiers
sans les conseils de qui
ce livre ne se serait pas fait.



© Editions Robert Laffont, S.A., Paris, 1988
ISBN 2-221-05724-4

A Nathalie de
Saint Phalle qui,
par sa sympathie
et son amitié, m'a
tant aidée à revivre
et embellit tant mes
dernières années

Qu'elle trouve ici
l'expression de ma
gratitude et de ma
profonde tendresse

Jane Fillescu

Jane Fillion est la « Diane » des souvenirs des années de jeunesse d'Albert Cohen, celle qui l'inspira pour les héroïnes « Aude » puis « Ariane ».

<i>Livres d'Albert Cohen</i>		<i>Personnages féminins</i>	<i>Personnages masculins</i>
<i>Solal</i>	1930	Aude et Adrienne	Solal
<i>Mangeclous</i>	1938	Ariane	Solal
<i>Le livre de ma mère</i>	1954	(Diane)	(Albert Cohen)
<i>Belle du Seigneur</i>	1968	Ariane et Isolde	Solal
<i>Les Valeureux</i>	1969		
<i>Ô vous frères humains</i>	1972		(Albert Cohen)
<i>Carnets 1978</i>	1979	(Diane)	(Albert Cohen)
Ézéchiel, pièce en un acte, jouée pour la première fois en 1930, publiée en 1956.			

Tous les livres d'Albert Cohen ont paru aux éditions Gallimard.

PREMIÈRE PARTIE

1927
RUMEURS DANS GENÈVE

« Cela ne peut que finir mal. »

GOETHE,
*Les Souffrances
du jeune Werther.*

PREMIÈRE PARTIE

1927

« C'est de tout que fait mal »
 « Ariane » / « Aude » / « Ariane »
 les pour lesquels il s'inspira pour les
 de jeunesse d'Albert Cohen, celle d'essayer de
 ROMEURS DANS GENÈVE

<i>Œuvres d'Albert Cohen</i>		<i>Personnages féminins</i>	<i>Personnages masculins</i>
<i>Le livre de ma mère</i>	1930	Aude et Adrienne	Solal
<i>Mongolou</i>	1938	Ariane	Solal
<i>Le livre de ma mère</i>	1954	(Diane)	(Albert Cohen)
<i>Belle du Seigneur</i>	1968	Ariane et Solal	Solal
<i>Les Valoureux</i>	1969		
<i>Ô vous frères humains</i>	1972		(Albert Cohen)
<i>Comète 1978</i>	1979	(Diane)	(Albert Cohen)

Extrêl, pite en un acte, jouée pour la première fois en 1930, publiée en 1956.

Tous les livres d'Albert Cohen ont paru aux éditions Gallimard.

JANE, JE VEUX QUE VOUS VIVIEZ CENT ANS, car je ne suis pas prête à me passer de vous, de vos rires et vos larmes et de votre beauté. Deux générations nous séparent et, avant que ce livre ne soit écrit, vous aurez quatre-vingt-dix ans et moi trente. Pourtant notre aventure est celle d'une séduction, car la séduction n'a pas d'âge, quoi que l'on dise et quoi que vous pensiez.

Aujourd'hui est le premier jour de janvier 1988 et je vous souhaite une année merveilleuse. J'aimerais pouvoir vous l'offrir. Il y a deux ans à peine, lorsque je vous ai vue pour la première fois, vous aviez quatre-vingt-huit ans et je n'imaginai pas que bientôt je franchirais ce seuil à toute heure sans plus vous prévenir. Deux ans, ce n'est pas assez : le temps d'une liaison, me diriez-vous. Jane, ne me laissez pas, je ne suis pas lassée. Vivez encore comme vous savez si bien le faire.

Je vous regarde. Votre main longue et fine caresse du bout des doigts le bois du bras d'un fauteuil rescapé de Genève. Elle le caresse doucement, comme négligemment, peut-être complice, puis nerveusement se reprend et amène la cigarette jusqu'aux lèvres. Le geste est élégant. Votre visage s'est détourné vers la droite et votre profil se découpe, aigu : *son nez d'orgueil*, écrivait-il... « *La main, demanda-t-il. Noblement asservie, elle la lui tendit, la trouvant soudain si belle. Bougez la*

main », dit-il. Elle obéit, et il sourit de plaisir. Admirable, elle vivait.

Jane, Jane, j'aime vous regarder et vous entendre. A vous voir, rien ne laisse supposer que celui qui cinquante ans durant a fait de vous l'héroïne de ses livres ait pu exagérer. J'aurais tant aimé vous croiser dans Genève en 1927, lorsque vous aviez cet âge qui est aujourd'hui le mien, telle qu'Albert Cohen allait vous aimer à peine aperçue : *Victorieuse en sa robe voilée, elle allait dans la rue, blanche nef de jeunesse, allait à larges foulées et souriait, consciente de la nudité que la brise caressait de fraîcheurs. Je suis belle, sachez-le, vous tous que je ne regarde pas, sachez-le, et regardez une femme heureuse... Quai Gustave-Ador longeant le lac bleu et rose, elle allait rapidement, nue sous la robe frémissante, parfois envolée en deux ailes battant au vent de la marche.* Oui, Jane, j'aurais voulu vous voir dans cette robe aimée, cette robe qui venait d'une maison de couture qui avait pour nom La Mouette, et je vous imagine portée par le seul vent de liberté, dans Genève balayée par des vents qui pourtant ne portaient bien que les rumeurs.

J'étais indifférente à Genève, mais aujourd'hui elle m'attire. Peut-être à cause de vous, de la jeune Ève qui grandit là. Je l'imagine n'être qu'une ville d'où l'on s'échappe (et vous qui l'avez fuie ne me direz pas le contraire), ou bien où l'on se réfugie, image sans doute trop littéraire et erronée que celle d'une Suisse asile pour l'exil et abri poétique plus que politique. Mais comment ne pas lui associer tous ceux qui l'ont choisie ou qui y ont échoué, pour un temps ou toujours, et qui l'ont éclairée : Voltaire, Byron, Dostoïevski, Nietzsche, Rilke, Romain Rolland, James Joyce, Hermann Hesse, E. M. Remarque, Musil, Nabokov, Borges, et Cohen, né à Corfou, maintenant le plus indissociable des rives du Léman, qui, les soirs d'été, savent imiter la Grèce.

Mais le Léman n'est pas la Méditerranée et l'eau douce du plus grand lac d'Europe occidentale est eau inerte et sourde. Étrange ville que Genève, presque île en France

cernée de nos montagnes et « Rome protestante », ville république et ville refuge à ambition universelle, cité qui voulait gouverner le monde. Comment ne pas être marquée de sensations définitives, pour y avoir vécu une enfance, des années adolescentes – si souvent les plus graves –, et un amour... un amour essentiel. S'en souvenir, c'est éprouver le sentiment d'un éternel retour, car il n'est pas aisé de rompre les liens, bien plus serrés qu'ailleurs, avec la ville riche, respectable calviniste au bord d'une eau trop limpide, ville de toutes les nations et capitale d'aucune. Figée dans ses allures de prodigalité, prospérité et propreté, idéale pour promenades le long des quais et dans les parcs, Genève est aérée mais réservée, accueillante mais implacable. La *Palmyre européenne au confluent d'idées* de Lamartine fut aussi le lieu de déceptions d'envergure, où l'on travaillait à la paix tandis que le monde se réarmait pour un conflit aussi international que ses institutions. La ville des montres croyait encore pouvoir remettre le monde à l'heure... Ville hautement morale pour élite réformée, la cité bancaire est aussi « la grande prostituée » de l'Apocalypse qui blanchit l'argent sans façons. En fait de « Palmyre européenne », elle serait devenue la « Babylone-sur-Rhône » décriée lors d'un prêche par un pasteur issu de l'élite, la Haute Société Protestante. Mais la ville aura pour Albert Cohen les charmes de Jane, et il fera dire au vieil oncle Saltiel de ses romans : *Et qui est honnête, libre, indépendant comme la Suisse ? Que l'Éternel protège Genève où mon bien-aimé a trouvé celle qu'il aime. Ô les amis, si vous allez à Genève après ma mort, saluez-la et apportez-lui une rose de la part de l'oncle Saltiel.*

Nous sommes en 1927, et pour Albert Cohen Genève, ville de paix, aura les vertus de Jane, qui pourtant, telle que les rumeurs la présentent, semble en avoir bien peu. Son éclat a teneur de scandale et l'on parle beaucoup d'elle. On en parle sans la connaître, puisqu'on ne la reçoit pas. Nul doute que de toutes les femmes de sa vie, et Dieu sait s'il y en eut, Jane fut la plus « remarquable ».

La plus libre, donc la plus dangereuse. D'elle, en ville où elle descend de sa propriété convaincue de ne pas ressembler à « ceux d'en bas », on croit savoir beaucoup tout en ne sachant que bien peu. La part commune des racontars fait d'elle une déclassée, fille d'une femme réprouvée qui divorça en un temps et dans un milieu où ça ne se faisait pas. On sait d'elle qu'elle a refusé l'église, qu'elle vit libre et travaille, n'hésitant pas à faire savoir qu'elle ne se mariera pas. Elle refuse les avances comme les contraintes, sauf si elles sont féminines, et ça non plus, dans la Genève de Calvin, cela ne se fait pas. Jane a vingt-neuf ans, elle est belle et encore riche, sa réputation sulfureuse portée par tous les vents la précède sans qu'elle modifie en rien son comportement. Elle est elle et elle est libre, libre de refuser l'amour traditionnel et le mariage contre l'esprit du temps et les mauvais esprits des lieux. Elle veut rester maîtresse de son destin et diriger sa vie comme elle l'entend. Seulement Genève ne l'entend pas ainsi. Et il lui sera facile de le lui faire savoir. Mais en attendant Jane se montre entière, invincible, irréductible. Elle se veut forteresse imprenable et l'idée qu'elle a de l'amour est trop haute, trop absolue pour s'y commettre ou s'y laisser entraîner, par faiblesse ou raison. A cela s'ajoute un orgueil à la mesure de son idéal et dégagé de toute ambition mondaine et sociale. Peu lui importent les rumeurs, elle n'est sensible qu'à l'intelligence et au savoir. Littérature et philosophie auront toujours raison des médisances et du scandale. Qu'ils les cultivent pendant qu'elle lit et étudie, entourée de ceux-là seuls qu'elle a choisis, pour leur absence d'étroitesse et de tout préjugé. Elle est jeune, elle est belle, riche et libre et se moque des hommes et d'un monde fait par eux pour eux seuls. Elle s'en passe à merveille. Elle est persuadée qu'elle s'en passera toujours.

Albert Cohen l'aperçut-il avant d'entendre les rumeurs ou voulut-il par curiosité rencontrer celle dont tant parlaient ? Nul ne sait plus mais n'est capital que ce qui s'ensuivit et allait être le sujet d'une obsession littéraire

assez obscure. Que Jane n'ait aimé aucun homme et fasse savoir que cela ne serait jamais une privation eut certainement sur lui un charme empreint de respect. Dans la séduction qu'elle exerçait sans le vouloir et le savoir, il y avait un motif d'intérêt vrai, une marque de prestige et non de curiosité amusée ou perverse. Cohen n'était pas preneur d'amours dissolues. Il n'était pas libertin. Solal, son héros, l'exprime dans *Mangeclous*, et l'on saisit pourquoi Jane plutôt qu'une autre : ... *J'oublie toujours, dit-il, qu'elles sont nues sous leurs robes et qu'elles aiment l'homme... Un respect enfantin dont je n'arrive pas à me débarrasser. C'est pourquoi j'ai tant d'animosité contre elles. Oui, une immense stupéfaction quand je m'aperçois que telle admirable jeune fille regarde les hommes, s'intéresse à eux. Une rage quand je me rends compte que les plus austères et virginales pensent aux hommes. Horreur, elles parlent d'hommes entre elles! Honte et jalousie et rancœur qui ne cesseront qu'avec ma mort... Seigneur éternel, que trouvent-elles de si remarquable aux hommes?... Et comment certaines, de visage si noble et si pur, mes angéliques chéries, peuvent-elles condescendre à l'homme...* Jane aura l'emprise de l'inattendue. La seule dont les jugements et les conceptions soient originaux, la seule qui ne soit pas un modèle amélioré de toutes les autres, ou seulement plus à son goût, la seule indépendante, la seule incomparable. Celle-ci, comme l'Héloïse d'Abélard, réunissait tout ce qui peut provoquer à aimer...

Avril 1927. Jane, orgueilleuse, marche sur les quais le long du lac vers un printemps dont elle ne sait pas encore qu'il sera différent. La « merveilleuse orpheline » des livres à venir ne sait pas qu'elle s'apprête à devenir « la religieuse d'amour ».

Janvier 1988. Jane, vous ne cesserez plus de plaire et d'être aimée.

DEUXIÈME PARTIE

LA LÉGENDE DE BELLE DU SEIGNEUR

« Croyez-vous que ce soit bien de remuer le passé ?

- Je crois que je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire par "remuer". Comment pouvons-nous le découvrir si nous ne creusons pas un peu ? Les gens d'aujourd'hui le piétinent si brutalement !

- Oh ! j'aime le passé, mais je n'aime pas les critiques, déclara mon hôtesse avec une complaisance hautaine.

- Moi non plus, mais j'aime leurs découvertes.

- Ne sont-ce pas des mensonges, la plupart du temps ?

- Les mensonges sont souvent ce que leurs travaux les amènent à découvrir, dis-je, souriant de sa rare insolence. Ils révèlent souvent la vérité. »

Henry JAMES,

Les Papiers de Jeffrey Aspern.

DEUXIÈME PARTIE
LA LÉGENDE
DE BELLE DU SEIGNEUR

« Croyez-vous que ce soit bien de remuer
le passé ?
- Je crois que je ne comprends pas bien
ce que vous voulez dire par " remuer."
Comment pouvons-nous le découvrir si
nous ne crevons pas un peu ? Les gens
d'aujourd'hui le piquinent si brutalement !
- Oh ! j'aime le passé, mais je n'aime pas
les critiques, déclarez mon hôtesse avec une
complaisance hautaine.
- Moi non plus, mais j'aime leurs
découvertes.
- Ne sont-ce pas des mensanges, la
plupart du temps ?
- Les mensanges sont souvent ce que
leurs travaux les amènent à découvrir,
dis-je, souriant de sa rare insolence. Ils
révèlent souvent la vérité. »

Henry James
Les Papiers de Jeffrey Aspin

La revanche d'une héroïne

Quelle étrange aventure. Comment diable aurais-je pu imaginer un jour être liée à l'héroïne réchappée vivante d'un de mes livres préférés, et que j'en deviendrais l'amie, le jeune confesseur tendrement appelé « mon charmant petit inquisiteur », sa mémoire. On me l'eût prédit, je ne l'aurais pas cru car il est écrit qu'Ariane, la Belle du Seigneur, n'existe pas : c'est un roman, une fiction, une invention, le pur produit de l'imagination. Si elle n'était pas seulement une héroïne littéraire, mais aussi de chair, cela se serait su. On ne m'aurait pas attendue. Ne pas rêver.

Et pourtant j'allais être le témoin, puis le révélateur (voir aussi dans ce mot la réalisation d'un rêve) du dernier acte joué par Ariane et Solal. Leur dernier acte d'amour, joué par Jane seule après la disparition d'Albert Cohen qui, au fil des ans, jeta sa vie en pâture dans ses livres, morceau par morceau.

Aux sceptiques qui verraient d'un mauvais œil les confessions de l'héroïne de ce qui est peut-être le plus beau roman d'amour du XX^e siècle, répondre qu'en amour tout est permis et qu'il n'est pas de juge, là où toute impartialité est impossible. Impossible en raison des mensonges inconscients nourris de la passion, faute de preuves, et faute de témoins...

Jane Fillion est le dernier témoin des mystérieuses années de jeunesse d'Albert Cohen. S'il en subsistait d'autres, sans doute ne sauraient-ils témoigner que de l'accessoire, de l'apparence ou de l'écho d'un amour. Qui est témoin de quoi lors d'une liaison secrète? Aux témoignages affabulés, oublieux, jaloux ou partisans (et ils sont loi commune), n'est-il pas préférable d'entendre se souvenir l'un des deux seuls protagonistes, quand bien même, lui aussi, serait-il partisan? L'amour ou la passion, comme l'on voudra, n'a affaire qu'au trouble, au désordre et à la déraison. Il sera douloureux à celui qui l'a vécu que son souvenir soit disséqué par des tiers, et j'ai peur de blesser. Blesser Jane, bien que son amour soit une proie dont chacun se partage déjà les chairs, et blesser ceux qui croient au Mythe et penseront « sacrilège »!

Mais Jane, qui survit à l'Ariane du livre refermé, n'a pas peur. Elle a la certitude que tout a toujours été et est permis à l'amour, et l'est encore davantage après lui. Souriant à l'idée de « sacrilège », elle répond avec insolence que s'il est sacré, nulle crainte, le roman lui résistera! Je ne veux pas sacrifier le mythe. Ces pages ne seront jamais que quelques couronnes, fleuries des roses de leur jeunesse et déposées sur l'autel d'une passion qui a plus d'un million de fidèles. La réalité n'entame pas le mythe, loin de là. Il a été dit que, dans cet hymne à l'amante, elle était d'autant plus embellie que plus là pour prouver le contraire, or il n'en est rien : hors les pages de *Belle du Seigneur*, le roman de la naissance glorieuse de l'amour, du lent désamour et de la destruction de la passion cyniquement analysée, Ariane est vivante. VIVANTE. Une héroïne à l'instar d'Héloïse, Iseult, Laure ou Anna Karénine, mais en vie, et qui parle de ses amours après les avoir tus, une destinée en sa quatre-vingt-dixième année.

Fin inattendue d'une héroïne imprévue : Ariane vivante et victorieuse d'un dernier acte joué seule et

enfin maîtrisé par elle, une juste revanche où le dernier épisode d'un amour-duel qui, s'il était venu d'Albert Cohen, eût été le coup de grâce. Ainsi Jane peut-elle répondre au Seigneur de la stratégie de l'amour que son enseignement aura porté ses fruits. Ainsi la suicidée, la Belle de Solal, saigneur de son cœur, ressuscite-t-elle, vivante et infidèle, du « Toujours », murmuré lors de leur première nuit.

*Une découverte
qui ressemble à une résurrection*

Étrange histoire que celle de sa découverte fortuite au bout d'un chemin qui me mena à elle comme si c'était écrit : dire qu'elle ne fut l'objet d'aucun consciencieux dépistage, d'aucune enquête, d'aucun aveu, est nécessaire pour réaliser ce que l'aventure comporte de miraculeux. Miraculeux est bien le mot si l'on se souvient qu'Albert Cohen s'adresse au milieu de *Belle du Seigneur* à celle qu'il a aimée : *Ô toi, dit-il, qui fus belle et noble, et aussi folle qu'Ariane, toi dont je ne dis pas le nom...*, pour quelques lignes plus tard la réduire à une dame squelette, qui fut Diane la vive, la tournoyante, l'ensoleillée, la plus douce et la plus rétive, l'insolente et l'esclave à ses moments de tendres gémissements, Diane, cette dame maintenant toute en os, couronnée de roses, la pauvre essaye de cliquetantes grâces derrière un buisson. Et comme si ce n'était pas assez, il écrivait dix ans plus tard dans ses *Carnets*, le 11 avril 1978, de Diane, qui fut donc aussi Ariane : *Ô Diane d'autrefois, Diane morte qui fut si vivante et si belle, la plus belle et noble de toutes les aimées, maintenant silencieuse, elle aussi, enfermée dans la geôle de terre, elle aussi... Elle est morte maintenant, et bientôt ce sera mon tour. Est-ce juste, ô Dieu ? Où sont-elles, ces nuits que connut un homme qui fut jeune, où ces*

nuits de lui et d'elle, élus et debout et princiers sur un quadrigé enthousiaste, dans quel ciel, dans quel futur, sur quelle aile du temps, ces nuits d'amour allées? Diane belle et vivante, Diane est morte, prisonnière dans la solitude de terre, impassible à jamais. Et le 10 mai, dans ces mêmes Carnets : Non, il n'y a personne à invoquer, personne ne me rendra mes morts, et Dieu est muet, et mes morts aimés sont dans des cimetières, sont parallèles et solitaires, et ne songent plus. Assez souffrir. Je ne veux plus relire les lettres de ma mère morte, plus relire les lettres de Marcel mort, plus relire les lettres de Diane morte, lettres dont j'ai peur lorsque je les rencontre, et je ferme les yeux pour ne pas les voir, et je les range, les yeux fermés. Ariane-Diane est morte et enterrée. Qu'on se le dise. Ainsi toute recherche possible, d'avance découragée.

Qui eût pu croire que la Belle du Seigneur vivait, et que non seulement elle ne s'essayait pas à de sèches cliquetantes grâces derrière un buisson mais travaillait encore, et travailla jusqu'à quatre-vingt-quatre ans pour... Gallimard. L'éditeur de *Belle du Seigneur* employait l'héroïne sans s'en douter! Que personne ne l'ait appris, ou ne s'en soit jamais douté, sera preuve d'une rare discrétion, et que si parler – et parler bien, car spirituelle, elle joue de citations – lui est naturel, parler de ses amours ne l'est pas. Qu'elle ait vécu les sorties successives des livres de Cohen, au sein même de la maison mère, en silence, amusée ou non, semble presque invraisemblable. Cela s'appelle savoir se taire. C'est une vertu devenue rare. Une de plus pour Ariane.

Des hasards qui tiennent du miracle

Sa découverte fut donc le fruit d'un pur hasard. Ou plutôt AzAr, car tout commença par la lettre « A »,

initiale du prénom des divines héroïnes d'un panthéon imaginaire. Là, de la Belle au bois dormant à la Belle du Seigneur, Aurore, Alice, Aurélia, Alissa, Amélia, Albertine, Anna, mademoiselle Aïssé, Ada, Augusta, Agathe et Ariane, comme dans les romans de Pierre Benoît que je n'ai jamais lus.

L'histoire commence en 1975 lorsque j'offre à un ami *Ada*, de Nabokov. Six ans plus tard, il dépose devant ma porte *Belle du Seigneur* avec ce mot : *Ariane pour Ada, donnant donnant*. Je l'emportai à Valescure où, dès les premières pages, j'apprenais qu'Adrien Deume, le mari d'Ariane, avait séjourné, et dévorais les mille pages en deux jours, ne cessant de lire, en présence de mes grands-parents à qui, pour me faire pardonner, je lisais des passages à voix haute. Nous nous trouvions dans ce qui fut autrefois le « Coirier's Grand Hotel » où Albert Cohen séjourna en 1932 avec sa deuxième femme. Le livre refermé, j'allais à Agay, très proche, voir l'hôtel des Roches-Rouges, et, sur la terrasse face à la mer, imaginais Ariane et Solal sur les lieux mêmes où lentement leur amour avait commencé à se décomposer. J'avais aimé le livre, j'en avais avec ardeur savouré des passages en abondance, je l'avais lu à toute allure et en toute allégresse avant de le relire, j'étais dès lors adepte et attachée à la divine tragédie, comme tant et tant d'autres. En offrant le livre des amants plus régulièrement que je ne vais à l'église, je ne pouvais pas deviner qu'un jour, tous les jours je m'adresserais à son officiante.

Cinq ans passèrent encore jusqu'à la fin d'une journée de janvier 1986 dans un embouteillage rue de Vaugirard, la plus longue rue de Paris. Je venais de rendre un papier et le directeur du magazine m'avait demandé si je pouvais le déposer sur mon chemin. Oui, évidemment, mais du fond du XV^e à l'angle de la rue de Varenne et de la rue du Bac, la rue de Vaugirard, gelée. Pressés, mais coincés, nous parlons de mon texte, un « Éloge du tchador », dans lequel je racontais com-

ment j'avais porté le voile noir dans le sud de la péninsule arabique, préférant marcher voilée dans une ville mâle. C'était une conversation forcée et facile, et elle s'enlisait sur ce que l'on retenait de l'article, une séduction trouble et perverse. Il compara alors le tchador à l'habit des nonnes amoureuses, si nombreuses en littérature. Je songeais à Mariane, la religieuse portugaise, et à Ariane, « la religieuse d'amour », mais les gardais pour moi tandis qu'il ajoutait qu'un « ami » lui avait un jour dit : « J'adore les femmes, mais il y a une chose que je ne leur pardonnerai jamais : qu'elles aiment les hommes, ces singes velus ! » Je souriais en répliquant négligemment : « *Belle du Seigneur*, chapitre XXXV », car j'avais reconnu le *Comment est-ce possible, elles, les douces et tendres, elles, mon idéal et ma religion, elles, aimer les gorilles et leurs gorilleries... cette incroyable contradiction est mon tourment, que mes divines soient attirées par ces méchants velus !* C'était un curieux hasard car ma mémoire est vacillante. Il est vrai que j'avais relu plusieurs fois ce seul chapitre, celui de la séduction justement, et que je le considérais comme un morceau d'anthologie. Je n'aurais jamais relevé une autre citation. Il avait bien connu Cohen, nous parlâmes donc de lui. C'était le premier hasard ; sans celui qui suivit il n'eût été que lettre morte...

Le second hasard relève du choix de l'itinéraire dans la ville. Un trajet différent, et rien n'eût resurgi du plus profond de ma mémoire. Or, en freinant devant une porte, arrêtés par un feu, m'apparut comme un éclair le souvenir, enfoui depuis lors, d'avoir déposé à cette adresse une amie qui allait de temps à autre jouer aux dames avec une dame âgée, qui justement les avait bien aimées. C'était en 1979. Elle venait de perdre la femme avec laquelle elle avait vécu, et un homme, qu'elle avait aimé dans sa jeunesse et n'avait pas revu depuis, l'ayant appris, venait de la rappeler. Mon amie avait été le témoin de l'un de ces appels télépho-

niques. Bientôt ils allaient se revoir, oui, bientôt. Cinquante années avaient passé depuis la dernière fois... Seulement l'amante d'antan l'avait vu vieillir à travers son image publique, puisqu'il était célèbre, mais lui aurait la surprise cruelle autant que brutale du passage du temps sur son visage. Elle en avait peur et hésitait à amortir le choc par une photo auparavant postée. Qu'il n'y ait pas l'ombre d'un saisissement dans le premier regard. Mais dans un sursaut d'orgueil, elle allait balayer cette peur, déchirer les photos prises par mon amie, et affronter le seul homme qu'elle ait aimé. Cet homme s'appelait Albert Cohen.

N'ayant encore rien lu de lui, je n'avais pas retenu son nom. Je trouvais merveilleuse l'histoire de ces retrouvailles, et, dans les jours qui suivirent, la racontais quelquefois, sans même citer leurs noms que j'avais déjà oubliés. Lorsque deux ans plus tard je lus et relus *Belle du Seigneur*, je ne pensais plus à eux, enfouis au plus profond de ma mémoire.

Il fallut, ce jour-là, que j'entende le nom d'Albert Cohen, prononcé à l'instant où mon regard se posait sur cette façade, sur la grille de cette porte devant laquelle j'étais passée mille et une fois. Autrement dit par le plus pur des hasards. Étonnée et encore incertaine, je demandai : « Vous qui connaissiez Cohen, peut-être vous a-t-il parlé d'une femme qu'il a aimée dans sa jeunesse... Nous sommes passés il y a quelques instants devant ses fenêtres. » Je me souviens avoir savouré sa stupéfaction. Bien sûr, il connaissait son existence, Cohen avait prononcé son nom devant lui, c'était presque le nom d'un ministre, peut-être Fillioud... mais Cohen n'était plus et avait emporté ce nom avec lui. L'écrivain avait montré du doigt une photo encadrée, et posée sur un meuble parmi d'autres. Mais ne lui avait-il pas dit qu'elle n'était plus de ce monde?... Il semblait impensable que moi, qui n'avais pas rencontré l'écrivain, j'en connaisse l'existence, jusqu'à son nom et son adresse. Ce soir-là, je les gardais

pour moi. Puis ce furent des nuits d'incertitude où se mêlaient l'envie de l'appeler et la peur du désastre possible.

En 1979, lorsque Albert Cohen la rappelait, Jane Fillion avait quatre-vingt-un ans. Sept années s'étaient écoulées... C'est tremblante que je composais son numéro, et jamais appel téléphonique ne me sembla une telle violence, une telle barbarie.

Alors une voix claire et gaie, qui n'avait pas encore ce merveilleux visage, me répondit qu'elle acceptait la rencontre. J'avais retrouvé la Belle du Seigneur.

Fallait-il en faire un livre?

Si la rencontre avait été décevante, si elle avait été synonyme de trahison et qu'Ariane eût pu tout aussi bien être une autre, elle et moi, nous en serions restées là. Pour l'auteur et pour *Belle du Seigneur*, l'œuvre maîtresse, ou pour Jane, là, si belle, la maîtresse du Seigneur, la « religieuse d'amour ». C'était un fait étrange que rien ni personne n'ait jusqu'alors conduit à elle, et que l'étude des liaisons de l'écrivain n'ait mené qu'à des cendres ou des fantômes de femmes dont l'on n'était pas même sûr qu'elles aient jamais existé. Étrange, vraiment, que l'unique source et le dernier témoin de la genèse de l'œuvre ait survécu, parfaitement insoupçonné, à son auteur.

En la quittant, j'étais envahie par une joie immense et un peu enfantine, comme si, à sept ans, j'avais été reçue seule par la Belle au bois dormant. En la quittant pour la première fois, j'allais heureuse et fière : la vie ne l'avait pas quittée, la vie aimait celle qui l'avait tant aimée et l'aimait encore tant. Elle était belle et merveilleuse, et je l'aimais.

Ô toi, dit-il, toi qui fus belle et noble et aussi folle qu'Ariane, toi dont je ne dis pas le nom, nous vécûmes

sur cette rive et nous y fûmes frère et sœur, ma bien-aimée, toi, la plus douce et la plus rétive, la plus noble et la plus élancée, la vive, la tournoyante, l'ensoleillée, toi la haute, l'insolente, la géniale, l'esclave, et j'aurais voulu avoir toutes les voix du vent pour dire à toutes les forêts que j'aimais et j'aimais celle que j'aimais. Que fut Jane pour qu'il ne cessât jamais de revenir à elle, en pensée et par écrit? Qu'avait-elle de plus que d'autres et que s'était-il passé à Genève entre 1927 et 1929?

S'il avait été heureux, leur amour se serait éteint. Seule sa fin brutale aura été son viatique, la garantie d'une pérennité que l'un et l'autre, lorsqu'ils se déchirèrent, étaient bien loin d'imaginer... Or, soixante ans après la rupture, la page de cet amour n'est toujours pas tournée.

Comme Proust, s'attaquant à Sainte-Beuve et ne pensant pas que l'œuvre d'un écrivain puisse s'expliquer par sa vie, Kundera cite une célèbre métaphore : *Le romancier démolit la maison de sa vie pour, avec les pierres, construire la maison de son roman. Les biographes d'un romancier défont ce que le romancier a fait et refont ce qu'il a défait.* Et, malheureusement, parfois selon leur goût, façonnant un original plus proche de leurs désirs, sans égards pour l'histoire...

Mais aujourd'hui, si j'ai voulu ce livre, c'est justement par égard pour l'histoire. Il est la réparation d'un péché par omission ou d'un navrant – voire consternant – oubli : Jane Fillion n'est pas même mentionnée dans la chronologie officielle, pourtant très détaillée, de la vie d'Albert Cohen de l'édition de *Belle du Seigneur*, dans la collection de « La pléiade » ! On y insiste autant sur le fait que le roman s'offre comme un pur produit de l'imaginaire que sur le rôle important joué par les femmes, certaines femmes, dans l'existence de l'auteur... Je regrette et déplore (et les mots me semblent faibles) que l'on n'ait pas songé à y inclure, ne serait-ce que sous l'anonyme nom de « Diane », celle qui allait devenir l'héroïne du roman.

Cette biographie d'Ariane, Diane ou Jane, sera donc une juste réparation, la rectification d'une erreur traître à l'œuvre. Suite à l'offense, point de *vendetta*, mais, preuves à l'appui et après de très policières vérifications, le roman d'une héroïne que l'histoire, ingrate, réduisait à rien.

De la justice de l'entreprise, je n'ai jamais douté, mais n'est-elle pas excessive? Je sais qu'il n'y aurait jamais eu d'Ariane sans Albert Cohen, mais ce à quoi veut répondre ce livre, c'est : l'aurait-il écrit sans Jane? Ne fut-elle qu'une ombre, un prétexte, ou bien, d'évidence, l'inspiratrice et le catalyseur? Lorsque Cohen regrettait amèrement l'impossibilité de *l'amour chimiquement pur*, il oubliait que la catalyse est cette pure augmentation de vitesse que produisent certains corps sur d'autres, par réaction chimique justement, sans être eux-mêmes modifiés. Par sa seule présence, et son passage au sein de son existence à la fin des années vingt, Jane n'a-t-elle pas provoqué une « réaction chimique », déterminante autant que définitive, et qui allait faire d'elle l'objet obsessionnel d'un amour littéraire écrit une vie durant? Et le méritait-elle?

Lorsque Nabokov écrit : *Je déteste mettre le nez dans la précieuse vie des grands écrivains et jamais aucun biographe ne soulèvera le voile de ma vie privée*, c'est une fin de non-recevoir. Il est entendu que l'on s'arrêtera là. Cohen, lui, éveilla la curiosité et aiguïsa l'intérêt de ses lecteurs en entretenant le mystère par un jeu de continuelles redites et de contradictions. Il en est tant qui concernent Jane, et, à travers elle, le concernent lui, tant de contradictions et tant d'elle couché sur les pages, dévoilée et offerte à tous, tant et tant d'elle déjà décrit par lui, qu'écrire sa vie me condamne aux citations, aux paraphrases. Un jour, lors d'une émission de télévision, n'a-t-il pas répondu : « Quand elle est dans son bain, elle aime se raconter des histoires. J'ai raconté toute sa vie... » Non, pas toute. Et ce qu'il en a tu, mérite d'être raconté. Ainsi Jane récupé-

raera une part de cette intégrité qu'il lui avait peu à peu ôtée, comme s'il l'avait mise à nu pour revêtir son héroïne de ses habits.

Belle du Seigneur est un livre monument, un livre référence. Il est aussi, par le chapitre charnière XXXV, le livre de la dénonciation de toutes les tentatives de séduction. Il est grandeur de l'âme, bonté du cœur, mais aussi implacabilité de l'œil. C'est ce dernier trait qui autorise un droit de réponse de la victime, une héroïne, proie d'un écrivain.

Cette histoire est celle d'un amour entre une héroïne et un écrivain. J'insiste, une héroïne et un écrivain, pas une femme et un homme, tout comme en d'autres temps celle d'Héloïse et Abélard. Je préférerais échapper aux pièges des analogies et des rapprochements, mais comment faire saisir ce qui distingue les amours célèbres sans évoquer parfois ce qui peut les lier? Leur évocation aurait cependant l'avantage de démontrer l'importance que l'on donne aux femmes aimées par des écrivains et poètes aux amours obsessionnelles, ou simplement essentielles. Car, si l'on se moque des sentiments de certains, il en va différemment de Pétrarque, Dante, Goethe, Byron, Stendhal... Je ne dissocie pas de Kafka Felice ou Milena, de Maïakovski, Lili Brik, de Nietzsche ou de Rilke, Lou Andreas-Salomé, d'Apollinaire, cette autre Lou que fut Louise de Coligny-Châtillon, et de Bataille, cette autre Laure, qui fut Colette Peignot... Pour d'autres ce seraient les Juliette, Récamier ou Drouet, madame Hanska, Marie d'Agoult ou Gala, successivement Eluard puis Dali... pour d'autres encore, la succession des amours d'Alma : Mahler, Kokoschka, Gropius et Werfel...

Bien sûr, Jane, qui est orgueilleuse mais dépourvue de vanité, va sourire de cette image. Elle gardera sans doute le sentiment de n'avoir rien fait de grand de sa vie, et ne comprendra pas ce que comporte de merveilleux la rencontre avec le plus beau et déroutant roman d'amour et de passion du siècle. Héloïse a vécu sur les

rives de la Seine; Béatrice a certainement existé et Dante l'a aimée avant de la sublimer et de faire d'elle successivement la Philosophie, la Sagesse, puis la Science sacrée qui mène au paradis et en explique les mystères; Pétrarque a réellement aimé Laure, à la beauté inséparable de la nature qui l'entourait. Son nom était Laure de Noves et elle était la femme de Hugues de Sade, aïeul en droite ligne du divin marquis. Pétrarque parle d'elle comme de sa *bien-aimée ennemie*, ce que fut aussi Jane pour Cohen... Elle reconnaîtra ces trois mots, mais rira de la comparaison et lèvera les yeux au ciel avec le sentiment que j'exagère... car elle a trop subi *Belle du Seigneur* pour l'aimer ou seulement l'apprécier.

Qui a raison ou aura un jour raison? Elle, qui ne croit pas en l'avenir du livre, ou moi, qui la découvre telle qu'elle a réchappé de ses pages, avec son regard *de lune ou de brume piquée d'or*?

Que n'a-t-on pas écrit de *Belle du Seigneur*, roman lyrique sur la gloire et l'enfer de l'amour-enfermement. On a parlé d'*infernale ironie* dans cette exécution de l'amour, de *mise en dérision du mythe des charmes et du prestige de l'éternel féminin, du mensonge romantique*. On s'est soumis à l'écriture incantatoire *alliant le sens du sacré à celui de l'érotisme*, cette *litanie de la tendresse* et cette *allégresse* proche du Cantique des cantiques, et cet amour fou et désespéré, *passion mythique et mystique*, a lui-même déclenché les passions.

Comme il est écrit dans la préface du roman, Albert Cohen *s'est obstiné à taire d'où est née son œuvre*, ce roman de mille pages, et moi j'affirme qu'il n'y eut pas « trente », mais « quarante » années de gestation et que Jane Fillion est l'une des clefs de son existence et de son œuvre.

Aujourd'hui, celle qui fut à la fois sa médiatrice et son ennemie se livre elle-même. Sa voix est celle qui a vécu la lointaine aventure; ces souvenirs sont faits de ses propres mots, des mots qui recouvrent l'histoire

telle qu'elle la vécut, et non telle qu'elle eût pu être perçue de l'extérieur, à l'aide de documents et témoignages.

Enterrée vivante par Albert Cohen, perdue pour ceux qui la recherchaient, remplacée par une autre dans la chronologie et anéantie dans la préface du roman, celle qui ne pouvait pas exister, miraculeusement ressuscitée et retrouvée, la merveilleuse vivante raconte sa vie. Une vie qui ne ressemble à celle de personne, sauf étrangement...

... à celle d'Ariane.

LA RENCONTRE

« Lorsque leurs regards se croisèrent il n'y eut plus entre eux qu'une seule certitude : c'est que tout était décidé et que tous les interdits maintenant leur étaient indifférents. »

Robert Muen,
L'Homme sans qualité.

TROISIÈME PARTIE

LA RENCONTRE

« Lorsque leurs regards se croisèrent il n'y eut plus entre eux qu'une seule certitude : c'est que tout était décidé et que tous les interdits maintenant leur étaient indifférents. »

Robert MUSIL,

L'Homme sans qualités.

excessive. Très grande dignité. C'est un être conscient de sa valeur. Elle se sent supérieure à beaucoup de gens, mais sans vanité, c'est une certitude. Orgueil. Désir d'entraîner et d'avoir des disciples. Anxiété. Émotivité. Douleur. Détresse. Une certaine vulnérabilité commence à poindre, qu'elle compense par son esprit critique. Sa force la maintient. Élégance. L'amertume ne freine pas le désir de vivre.

Albert Cohen

Très forte personnalité. Intelligence sensorielle. Comédien, il se coule dans différents rôles et s'adapte aux circonstances, selon l'intuition, les sentiments. Riche personnalité à multiples facettes. Habile. Adroit. Excessivement émotif.

Premières lettres : être très artificiel, qui se veut bon enfant, naïf, maladroit mais tout de même artiste. Créatif qui se livre mal ou pas du tout. Comédien. Veux se montrer tel qu'il n'est pas : naïf. C'est tout à fait voulu.

Lettre de l'hôtel des Bergues : Il porte beau et fier. Arrogant. Il exige, ordonne, il est coupant, tranchant. Mais créateur. Il est capable de faire jouer des sentiments très différents.

Deux ou trois ans plus tard, l'appel affectif est grand. Anxiété. Souffrance. Début de dépression. Personnalité envahie par lui-même, par son angoisse (dans l'une des lettres la dépression est particulièrement marquée). Désir de posséder assez vite dans le quotidien. S'il aime à ce point celle à qui il écrit, c'est qu'elle n'a pas donné suite. Il se force, son attitude correspond à une comédie. Complexité. Il passe de la créativité à un forçage, et reste toujours subjectif.

Dans la dernière lettre, datée de 1947, la pensée reprend sa place. L'intuition réapparaît. Pensée fine. Bouffée de sentiment, mais bien maîtrisée.

Dans les différents cas de figure, la personnalité reste emmurée dans ses problèmes. Il est préoccupé par ce qu'il ressent. Il y a, dans sa demande, quelque chose d'artificiel. C'est un personnage extrêmement complexe, obsédé par lui-même. Personnage aux multiples visages. Il est rare de rencontrer une faculté de changer à ce point d'écriture, de rythme (Victor Hugo était ainsi). Très grand côté pervers et trouble. Beaucoup de force intime pour convaincre. Veut avoir de l'influence sur toutes sortes de gens. Individu profondément immoral. Grande ténacité. Peut-être aurait-il aimé jouer un rôle de fidélité. (En rappelant l'aimée à la fin de sa vie, il se montre fidèle, en amitié au moins. Il se réconcilie avec lui-même, avec l'idée qu'il a de lui). Il y a aussi quelque chose de profondément enfantin. C'est un enfant déchiré. Ces lettres pourraient être intéressées. Tirer quelque chose, une réponse au moins. Tempéramment obsessionnel, habileté

incroyable, adaptation de l'être aux autres, aux circonstances. Sinueux.

Écriture rare. Celle d'un génie ou d'un déséquilibré. Peut-être se situe-t-il entre les deux. C'est un être déchiré qui déchire les autres à pleines dents. Ambigu, complexe, il manœuvre. Tourmenté, malheureux, surémotif. Être profondément destructeur, obsédé par sa création et non par les créatures.

Elle et lui

Elle doit avoir beaucoup de difficulté à le comprendre. Elle est entière. Il est une personnalité devant laquelle il faut fuir. « Courage, fuyons », est l'attitude à adopter, mais cela n'est pas facile. Elle est tombée sur l'être le plus complexe et le plus insaisissable qui soit. Mais il est émouvant. Elle peut avoir été séduite par son côté imprévisible, qui brassait tant d'idées contradictoires. Il est l'inverse d'elle. Pour elle, ce qui est comme ça, c'est comme ça, pour lui, c'est comme ça, mais c'est autrement. Il aurait pu la rendre folle. Elle eût pu être broyée. Avoir un sentiment profond pour un homme comme lui, c'est un drame. Partir ou accepter, il n'y a pas de compromis possible.

